

D'un balcon à l'autre

Chapitre 1

Encore une journée de merde... Une journée à sourire et servir les mêmes connards qui ne laissent comme pourboire que des mégots de clope. Une journée à faire la mascotte d'un restaurant médiocre, déguisé en pingouin. Une journée affreuse, mais enfin terminée.

C'est toujours la même chose de toute façon, le même réveil qui m'impose cette réalité, le même taff qui me vide de mon humanité et le même bus duquel je ne peux pas m'évader. Lorsque je rentre chez moi rien ne change, j'aimerais prendre un bon bain chaud mais ma conscience écologique m'en empêche. De toute façon, je n'ai pas de baignoire. Je n'ai qu'un petit balcon sur lequel je m'envoie clope sur clope, pour raccourcir mon histoire.

Une journée de plus ou de moins n'a plus beaucoup d'importance. Je suis dehors dans le froid avec dans la main la seule chose qui me fasse me sentir vivant. Je passe de plus en plus de temps sur ce petit balcon duquel il est si facile de tomber. La tête sous l'eau et les pieds dans le vide, l'épuisement et l'indifférence face à mes propres émotions, je ne ressens plus rien. Pourtant, J'ai mal.

Alors, comme une ultime tentative, je jette un regard au loin. Espérant trouver le phare qui me permettra de rejoindre la rive, je recherche un fantasme qui me fasse tenir bon.

C'est alors qu'une barrière se dresse à la frontière de mon balcon, une barrière brune avec un sourire empathique comme si elle avait vécu exactement la même journée que moi. Je lui souris en retour, essayant de mettre la même compassion dans mes joues. Lorsqu'elle m'a vu lui rendre son empathie, son visage s'est comme adouci, elle a tendrement baissé la tête pour contempler le vide puis est rentrée chez elle en me lançant un dernier regard comme pour me remercier. C'est ainsi, tel un mirage, qu'elle a disparu de ma vue, laissant le balcon d'en face complètement vide.

Chapitre 2

Le lendemain, le réveil est dur. Mon lit dévore chaque molécule de dopamine dans mon corps, ne laissant qu'une masse organique presque inerte. Je me déplace en rampant à travers les couloirs inexistant de mon studio pour arriver à la machine à café. Un café dans la main gauche, une clope dans la main droite, je contemple le balcon d'en face. Toujours vide.

Alors je repars, je me livre à ma servitude, le bus vient me chercher puis m'emmène vers ce travail forcé. Mon nœud papillon me serre la gorge, mon gilet me coupe la respiration, mes chaussures empêchent le sang de passer. Je regarde l'horloge, ni mon sang ni le temps ne s'écoulent.

Assis sur des caisses d'approvisionnement, j'erre le temps d'une pause. Le brouhaha de mes collègues m'isole, ils discutent, je respire. Le froid du mois de janvier rappelle à mon corps de souffrir, comme s'il ne s'en souvenait pas. J'entends à peine le bruit des discussions futiles qui volent autour de moi. Pour une fois, je ne me sens pas seul. Dans mes souvenirs surgissent la compassion de ce doux sourire qui vit sûrement la même chose que moi.

Encore une journée de merde... Une journée avec les mêmes connards, les mêmes mégots, le même costume étouffant. Une journée affreuse, mais pas terminée.

Je prends le bus de retour sans trop réfléchir, à force de répéter le même trajet tous les jours, mon corps bouge tout seul. Arrivé chez moi, je pense à prendre un bon bain chaud mais merde... c'est toujours pas écolo et j'ai toujours pas de baignoire. Alors je m'assieds sur mon balcon, je regarde droit devant. Le balcon est vide. Je reste là comme un con, dans le froid, à espérer qu'un sourire viendra me cueillir. J'attends... rien ne se passe. Alors je rentre, ce n'est pas grave, je la croiserai demain. En rentrant je passe devant le comptoir de la cuisine, j'y vois mes clopes. Tant pis, je vais me coucher.

Chapitre 3

Les jours passent et je ne recroise toujours pas ce sourire qui raccourcit mes journées. Cela fait maintenant une semaine que je ne l'ai pas recroisée, j'en viens à douter qu'elle ait même existé. Peut-être que tout cela n'était qu'une illusion, une sorte de protection imaginée par mon cerveau pour me rendre aveugle à ma situation. Petit à petit je retombe dans cette même monotonie, celle qui me vide de toute joie et me fraie un chemin jusqu'à mon balcon.

C'est là qu'une nouvelle lumière m'interpelle, une lumière froide et peu éclairée, celle d'une violence autorisée par la loi. J'avance sur mon balcon, intrigué par tout ce remue-ménage. Je vois alors trois goliaths fouillant l'appartement d'en face, je les suis du regard mais l'un d'entre eux finit par m'apercevoir. Son visage ne change pas d'un millimètre, s'avançant vers moi, il soutient mon regard pour essayer de m'intimider. J'avoue trouver ça puénil, une petite main de la justice qui joue à des jeux d'égos me fait plus pitié qu'autre chose. Voyant que je ne suis pas intimidé, il me fait un geste désobligeant pour me dire de partir avant de refermer les rideaux.

Merde... Je dois aller travailler, Je prends mon manteau, mon paquet de cigarettes et recommence la même routine. Sauf que les emmerdes ne me lâchent pas, je monte dans le mauvais bus. Quand j'arrive enfin au restaurant, un connard de plus se met à me faire la morale parce que je suis en retard, comme si cela ne pouvait pas arriver, comme si ce n'était pas humain.

Chapitre 4

En rentrant chez moi, je prends un petit moment de pause devant le bâtiment. Je contemple mon balcon d'en bas, il a l'air si haut vu de là. Après 5 minutes dehors, je décide qu'il est enfin temps de rentrer. Je passe devant ma boîte aux lettres, c'est la saison des factures. Je ne fais pas vraiment le tri, je prends la pile et la ramène chez moi. A peine rentré, je lance le courrier sur ma table et pars me faire un café. Je regarde cette pile de mauvaises nouvelles, je n'ai pas le courage de plonger dedans. Une lettre, seulement une, éveille ma curiosité, elle se trouve par terre aux pieds de ma chaise. Elle est sûrement tombée quand j'ai lancé mon courrier. Je retourne la lettre pour voir d'où elle provient mais ne trouve aucune adresse "expéditeur". Curieux, Je décide d'ouvrir l'enveloppe et me retrouve nez à nez avec une feuille A4 recouverte d'une délicate écriture manuscrite.

"À toi mon voisin dont le nom ne m'est jamais parvenu, je voulais te dire merci. Ces dernières semaines ont été difficiles mais grâce à ton sourire, j'ai pu tenir un jour de plus. Tu as réussi à être une sorte de fantasme pour moi, une représentation du bonheur qui a ravivé une lueur d'espoir. Tu es entré, par hasard, dans une vie dont je n'étais pas fière, et de ce jour-là, quelque chose a commencé de changer. Malheureusement, je partage avec Camus une lucidité, celle qui me fait réaliser que les fantasmes ne peuvent pas tout. Je m'imaginai à travers toi un idéal qui me soutiendrait toute ma vie. Un rendez-vous quotidien sur un balcon où poussent des barrières. Cette lueur que tu as apportée à ma sombre vie a été une aide capitale mais mon destin était déjà tracé.

Merci d'avoir rempli mon cœur de bonheur pour les derniers jours de mon existence, merci de m'avoir fait vivre, ne serait-ce qu'un jour de plus."

Chapitre 5

Cette lettre a changé quelque chose en moi. Je crois que j'ai simplement réalisé que le bonheur n'existe pas. Il n'y a que des fantasmes. Je crois que si j'ai pu reprendre le travail avec plus d'entrain c'est parce qu'il y avait ce désir en moi qu'une personne puisse entièrement me comprendre. Si je l'avais rencontrée cela n'aurait sans doute pas été le cas. Qui sait ? Elle avait peut-être voté Eric zemmour et n'était empathique qu'après une mauvaise journée. Qui sait ? Elle était peut-être une horrible confidente qui aurait rendu public le moindre de mes secrets à la seconde où je me serais livré. En tout cas elle n'aurait jamais pu être le mur qui soutient ma vie. Je la plains. Je les plains tous. Tous enchaînés à leurs fantasmes. Les avocats qui ont un fantasme de justice mais finissent par défendre des pédo-criminels pour de l'argent, les policiers qui ont le fantasme du héros mais ne font que tabasser des jeunes gens paumés, les politiciens qui ont le fantasme de monde parfait mais qui exploitent le système avec leurs détournements de fonds. Gauche, droite et extrêmes tous l'ont fait. Mélenchon, Macron et Le Pen, tous ont détourné des fonds. Savent-ils seulement à quel point ils sont misérables ? Les sportifs au moins se battent pour leur fantasme de perfection physique, et prennent aux autres pour assouvir leur fantasme. Ne savent-ils pas qu'un fantasme ne doit jamais se réaliser ? Car le jour s'il le faisaient, ils n'auraient plus rien.

Le fantasme est un rêve à assouvir les yeux fermés. Si par malheur un fantasme vient à se réaliser alors on réalise qu'il n'avait pas de valeur. Bravo tu l'as fait. Alors quoi ? Et bah rien. Tu n'as plus rien. D'une vie remplie de rêve, il ne te reste qu'une coquille de vie. Alors deux choix s'offriront à toi, tu peux continuer ta servitude et pourchasser un nouveau fantasme tout en sachant intérieurement qu'il n'aura pas plus de valeur ou tu peux mettre fin à tout ça.

C'est ce que je vais faire, suivre la seule chose qui me donne du courage, poursuivre ce fantasme jusqu'à la fin. Une dernière clope à la main du haut d'un balcon trop haut. La barrière tombe et m'entraîne, le vide m'attire tendrement dans les bras du repos.